



Reportage À 550 mètres sous terre, dans les entrailles de Stocamine à Wittelsheim

« L'Alsace » a pu visiter, hier, le site de Stocamine, à Wittelsheim, où sont enfouies, à 550 m, 44 000 tonnes de déchets.

Les demandes des journalistes furent déposées par dizaines : descendre à 550 mètres sous terre, après l'incendie survenu en 2002, pour se rendre un peu mieux compte de ce qu'était réellement cet éponyme appelé Stocamine. « Née », fut systématiquement la réponse, alors même que les demandes officielles se voyaient toutes opposer une fin de non-recevoir par les quelques mineurs restants pour qui ce ne pouvait pas avec ces choses-là. « La mine, c'est sacré. » Il a finalement fallu attendre qu'un ancien patron des Charbonnages de France, Alain Rollet, prenne la tête de Stocamine, début 2010, un an après avoir été nommé liquidateur des MDDPA, pour que soit fait le choix de la transparence, là où son prédécesseur aux MDDPA, Bernard Roland, apposait le socle « Secrec défense ».

En ce froid mardi matin, rendez-

vous était donc pris sur le carreau Joseph Elze. « Pas question de prendre des photos », avait cependant fait savoir la direction de Stocamine en raison du caractère « épandage de produits » de la mine nécessitant un appareillage antidéflagrant et des autorisations officielles véritablement trop compliquées à obtenir de la Dreal (Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement du territoire et du logement). Et c'est comme cela que Coléman est devenu l'un des très rares destinataires de presse au monde à avoir séjourné à 550 mètres sous terre.

Comme les experts du comité de pilotage le mois dernier ou le préfet du Haut-Rhin le 20 janvier prochain, le visiteur, avant de frapper dans l'ascenseur, passe systématiquement par la case vestiaire. Loin de la salle des pendules du vestiaire Joseph Elze voit, chaque personne nève, dans une petite cabine, pantalon, veston et veste, toujours bleus, ceinture, chaussures... L'équipement n'a guère changé depuis quelques décennies, si ce n'est un fusil finalement peu utile. Chaque à l'arme sur la tête, après un exposé sur le fonctionnement du matériel d'assistance respiratoire et une présentation générale



Bloc 11 A3

signée, puis à l'appui, par Bernard Gensburger, directeur général de Stocamine, il est temps de monter dans l'ascenseur et d'entreprendre la descente du puits Joseph. L'autre puits, Elze, face au puits d'entrée de Stocamine, sert uniquement à la ventilation.

Ce bloc 15, où Stocamine est mort

Le puits de descente et de remontée, des hommes comme du matériel, c'est Joseph. Et si la porte métallique se ferme bruyamment sur ces ascenseurs qui paraissent vieillissants, l'engin à télécommande qu'il donne confiance.

Deux petites minutes plus tard, nous voilà arrivés à 534 mètres sous terre. C'est alors, en pleine « routine », que vient à l'esprit du visiteur l'image de ces milliers d'hommes qui ont sué, et, dans près d'un siècle. Même si, selon l'ex-président du délégué mineur, Francis Hamerla (CGT), « quand on visite Stocamine, on ne voit jamais réalité des mines ».

Chargés de la sécurité, dépendant directement de la Dreal, le délégué mineur et son suppléant, Thierry Lap, de retour d'inspection, sont venus équipés de barres à mines. Elles permettent de punger d'un côté, de sonder de l'autre. « La base » du métier de mineur qui, parcourant les gal-

eries, fait tomber « les écaïles », ces tuiles de sel qui menacent de tomber sur la tête de tout visiteur ou, avant tout, mineur.

Des blocs divisés en trois galeries de 230 mètres de long, trois rampes perpendiculaires de 70 mètres, stabilisées par des piles ombilicaires en carres de 20 mètres de côté, c'est ainsi que Stocamine a été pensée par les ingénieurs. « Ces dix ans », comme les appellent les mineurs pour qui ce chiffre est un immense gâchis. Les creusement ont été réalisés par les MDDPA jusqu'à l'incendie survenu dans le bloc 15 le 10 septembre 2002.

Depuis, la situation a été figée, comme d'habitude les données informatives de traçabilité des déchets. Elles sont initiales mais les originaux ont été mis à l'abri, pour éviter tout dérapage. Les échantillons, nés, sont rassemblés dans une pièce, sauf qu'il ne s'agit que de ceux envoyés pour acceptation, et non selon les coûts réels. Surout, n'y arien pas les produits antérieurs, comme ceux qu'on condamne Stocamine, provenant de l'usine Solupack, à Forligné de l'incendie qui a brisé ce rêve de post-réhabilitation active minière dans le Bassin potassique. De ce bloc 15, on ne voit rien, si ce n'est le sas entre la zone de confinement et la galerie minière. Non sans avoir changé de tente, maintenant celle de mi-

neur par une blouse d'expert scientifique de la police judiciaire. Via une lucarne, ce sas ne montre pas grand-chose, si ce n'est un tuyau travaillé lors des opérations de secours en vue d'un dépaquet qui n'a jamais eu lieu, des sacs de sel de déneigement que l'on trouve encore dans le commerce pour une autre opération, laquelle n'a jamais eu lieu non plus.

Des « big bags » qui s'annoncent...

À côté, l'alle 1 du bloc 14 est impressionnant. Les big bags sont-ils sous rangés ainsi, c'est-à-dire n'importe comment ? La suite de la visite en apporte une preuve négative, mais difficile de ne pas s'interroger sur l'organisation du stockage. Comme si la « réversibilité », traitement prévu, n'avait été qu'une illusion linguistique.

En parcourant, à bord d'un véhicule pouvant transporter 12 passagers, la dizaine de kilomètres de hautes galeries, creusées sur 5,50 m de large et près de 3 m de haut, on aperçoit des ateliers de réparation, le garage... Mais pas les employés potassés de la Knp, société minière chargée de l'entretien par Stocamine, laquelle emploie 16 salariés.

Aut bloc 11 allée 3, la corniche des fils ne fait aucun doute, sans

Humeur

Transparence

Les dirigeants de Stocamine avaient promis, à la rentrée de septembre, de désormais faire preuve de « transparence ». Force est de constater qu'ils ont tenu parole, hier, en ouvrant la porte de l'ascenseur du puits Joseph à la presse. La visite a pris trois heures, selon un circuit certes décidé par l'entreprise, mais elle aurait pu durer deux fois plus longtemps si la demande avait été formulée. Surtout, les journalistes ont pu tout voir : le sas du fameux bloc 15, les fils conducteurs, les big bags endommagés, le délégué mineur, Francis Hamerla (CGT) s'est d'ailleurs invité à cette visite, avec son suppléant Thierry Lap. Le délégué du personnel de Stocamine, Jean-Pierre Hecht, n'a en revanche pas été convié. Et c'est parce que les premiers doutes, comme la direction de l'entreprise, de la possibilité de déstocker alors que le dernier a rejoint le collectif Destocamine réclame l'extraction des déchets ? Et pourquoi Alain Rollet refuse-t-il que les experts de l'Ineris présentent leurs travaux à la presse ? Visiblement, la transparence a des limites.

qu'officiellement, un sache pour-quo. Les analyses de l'Ineris n'ont pas permis de lever le mystère, tout en confirmant que les produits stockés sont conformes aux échantillons acceptés.

Dans les blocs stivants, selon les allées, les situations varient. Certains big bags de déchets sont partiellement ensevelis alors que d'autres présentent des signes de dégradation inquiétants. Toujours cette mine qui travaille, même sans mineurs ; ces murs qui murmurent et ces uns qui s'affaissent ; ces engins qui pourrissent au fond. Et surtout, au-delà de la mémoire minérale, la seule question qui vaille : quelle solution pour Stocamine ?

Laurent Bodin



Salle des échantillons

La question Quelle décision ?

Extraire ou confiner ces déchets en totalité ou partiellement ? Telle est la question à laquelle devra répondre l'exploitant, mais aussi ses autorités de tutelle en 2011, probablement au second semestre, après avoir pris connaissance des conclusions du Comité de pilotage, composé d'experts internationaux, chargé de préciser les risques des différents scénarios.

Après une descente à Stocamine, il est, en toute honnêteté, impossible de dire quel choix doit être fait entre extraction ou confinement. Certes, un certain nombre de big bags sont difficilement accessibles et ses qu'ils ont été successivement à secrer sans qu'ils soient perdus.

Lorsqu'on leur demande si ces déchets-là ont été conservés dans

les règles de l'art, en incluant l'hypothèse de la réversibilité, les dirigeants de Stocamine font grincer les dents, soulignant que la mission de l'entreprise était le stockage, pas le déstockage. Et de répondre, dans le même temps, de s'efforcer d'une mise en cause de leur personnel. Lequel rappelle régulièrement que la direction était bien peu regardante quand il s'agissait d'emballer les big bags et de gagner des mètres carrés.

Il ne fait aucun doute que de nombreux big bags, voire la moitié, devront être reconditionnés avant d'envisager leur remise à l'air libre. Car la mine travaille, inévitablement. Le sol s'affaisse, le mur monte et les pendans se rétractent, voilà bien ce qui surprend le géophysicien décrochant la

mine. À raison de vingt à trente millimètres par an, le phénomène est véritablement impressionnant et efficace un important mouvement de compression des déchets. D'où des dommages sur des fils et des big bags qui commencent à devenir impossibles.

En dehors du coût (de 50 millions à 100 millions d'euros), se posera la question des moyens matériels et humains, de la descente de nouveaux véhicules à l'élargissement de galeries en passant par la protection des personnels. Ce à quoi les défenseurs du déstockage répondront que le choix n'est pas entre une question de moyens matériels, humains et financiers. Une chose est sûre : le temps presse.



Bloc 16 A6

